

LE DEUIL AU CŒUR

Les fêtes de la Toussaint et le jour des morts sont très proches... dans une quinzaine de jours, elles raviveront la nostalgie de notre pays perdu et surtout le douloureux souvenir de nos cimetières abandonnés. Une fois de plus, nos pauvres morts, laissés là-bas, n'auront droit à aucune fleur, à aucune prière, même pas la consolation d'une visite amie... N'est-ce pas un des aspects le plus triste de notre exil ? D'autant plus que plusieurs échos médiatiques nous font part de profanations dans certains cimetières. A ce propos, laissez-moi vous transmettre la lettre d'un rapatrié que le journal "Le Monde" (qu'on ne peut guère taxer de partialité et de sympathie à notre égard) a publié, il y a quelques temps. Voici le texte intégral de cette lettre :

"Nous nous sommes rendus, le 8 avril 1985, ma femme, ma fille et moi-même dans le petit cimetière de Bougara (ex-Rovigo) à trente kilomètres d'Alger sur la route de Blida. Je précise que j'ai quitté l'Algérie en décembre 1964 par suite des nationalisations, donc après l'indépendance et qu'à cette date, rien n'avait été touché ou détruit dans ce petit cimetière de cent sur cent mètres, entouré de murs en préfabriqués et fermés par un portail en fer forgé avec chaîne et cadenas.

J'avais été heureux à cette époque, de trouver des fleurs qui avaient été déposées, comme chaque année, par le vieil employé fidèle et dévoué de mes grands-parents, un musulman dont ils avaient toujours été satisfaits.

Cette année, en retraite depuis peu, j'ai décidé d'aller me recueillir sur les quatre caveaux de ma famille, dont deux datent de 1841. Je suis Français de souche, établi en Algérie par le côté maternel, à la quatrième génération. Mon arrière-grand-père Augustin Castex avait pris part à l'assèchement des marais de la Mitidja et à sa mise en valeur.

Quand je me suis présenté devant le cimetière, quelle stupeur, quelle peine, quel choc douloureux ! D'abord plus de portail, piliers démolis, toutes les tombes sens dessus-dessous, marbres basculés, puis cassés en plusieurs morceaux, carreaux arrachés, grilles d'entourage disparues, plus une seule croix visible, arrachées et disparues aussi, laissant traces de burin et de marteau. Mais le plus terrible à voir, a été ces tombes profanées,

ouvertes, avec immondices et saletés à l'intérieur : reste de cercueils pour certaines tombes et caveaux, avec ossements au soleil.

Je suis revenu le deuil au cœur. Je vous l'écris pour que cela se sache et en particulier mes concitoyens pieds-noirs, pour qu'ils apprennent que nos morts ne sont pas respectés et leurs tombes profanées.

Ces morts, après une vie de labeur, laissent en héritage à leurs profanateurs toutes ces terres qu'ils ont assainies, ces villages qu'ils ont créés !

Ne mériteraient-ils pas la paix de leur dernier sommeil ?

L. Becker
(Pau - Pyrénées Atlantiques)

Qu'ajouter de plus à cette terrible accusation ? Les mots parlent d'eux-mêmes. Je sais que d'autres cimetières ont été respectés et sont même entretenus d'une manière correcte. Mais n'y en aurait-il qu'un seul, victime de telles profanations, nous avons le devoir de nous insurger contre cette odieuse infamie.

On nous "rabache" les oreilles de solidarité envers les "immigrés", l'église n'arrête pas de nous inciter à la charité envers ces malheureux et de condamner le racisme... Mais eux, que font-ils envers ceux qu'ils ont spoliés et chassés de leur terre natale ? Ils s'attaquent lâchement à nos morts, comme si la croix des cimetières et les ossements des caveaux leur paraissent le dernier symbole de la présence française et chrétienne en Algérie, qu'il faut extirper à tout prix.

Monsieur Harlem Désir et toute la cohorte de vos partisans, vous qui ne voulez pas qu'on "touche à vos potes", je vous crie, moi, avec toute ma douloureuse indignation : "Ne touchez pas à nos morts".

Octobre 86
C. BENDER

Chers amis, quand vous recevrez cet exemplaire de notre petit journal, vous serez en train de préparer les fêtes de Noël; à cette occasion et pour répondre à la demande de plusieurs lecteurs, nous republions une nouvelle de C. Bender, éditée en 1975, en espérant qu'elle vous plaira autant qu'à cette époque.

LE NOEL DE PEPICO

Pépico n'avait pas de chance avec l'orthographe... Ce n'était pas mauvaise volonté de sa part, mais il avait beau faire "entention" less subtilités de la grammaire française échappaient à son entendement et, comme un leitmotiv, les paroles de la maîtresse d'école revenaient à chaque compte-rendu de dictée : "Pépico tu es un âne".

Sur les trente-six élèves de sa classe, dans cette petite école d'un bled oranien, il était généralement le trente-cinquième laissant la place de dernier à son copain Kader, qui passait le temps à attraper les mouches ou à dormir sur le banc près du pôle, à la grande honte de Djelloul, son frère cadet, qui était toujours, lui, dans les premiers du cours élémentaire.

Pépico ne manquait pourtant pas de bonne volonté, mais c'était difficile de s'exprimer en français, quand, chez lui, on parlait presque tout le temps espagnol. Son père et sa mère utilisaient quelquefois la langue française, mais "l'alouélica" n'en comprenait pas un mot, et ce n'est pas à quatre-vingt-six ans qu'on allait commencer à lui apprendre la langue de Racine et de Claudel ! alors, pour qu'elle participe à la vie de tous, on parlait espagnol, et ce n'était pas fait pour arranger les connaissances grammaticales de Pépico.

A force de raisonnements et d'images plus que concrètes, la maîtresse avait réussi à lui inculquer la règle du singulier et du pluriel "quand tu es seul, c'est le singulier, par exemple : Pépico est sage", tu es seul n'est-ce pas, donc tu ne mets par la marque du pluriel; mais si je dis : "Pépico et Kader sont sages", alors tu n'es plus seul, puisque vous êtes deux, conclusion tu mets un s à l'adjectif sages".

Pépico avait fini par comprendre et pour lui l'idée de l'individualité s'était associée définitivement au

singulier et à l'absence de ce fameux s terminal qu'il employait si mal à propos.

Jugez de son désarroi quand dans un texte libre, il avait écrit "Je vend des cacahètes" et que la maîtresse avait souligné la faute du verbe vendre.

"Mais puisque je suis seul à vendre des cacahuètes, pourquoi y faut un s à vends ?"

Désarmée par la logique du raisonnement, la maîtresse n'avait pas grondé et s'était bornée à lever les yeux au ciel, mais son regard avait désemparé Pépico qui ne s'en était pas remis. "Je suis un âne", disait-il à l'aouélica, quand son cœur était trop gros.

— Que dicès ?

— Digo que soy un burro.

— Que burro ? hijo mio, un chico tan espavilado !

Les câlineries louangeuses de la vieille Antonia mettaient un peu de baume sur le chagrin du petit garçon et lui enlevaient une partie de ses complexes.

La mi-décembre approchait et bientôt on allait célébrer Noël; déjà les tout petits de la classe maternelle voisine préparaient les étoiles qui devaient illuminer le sapin.

Pépico avait bien envie d'écrire au Père Noël, car il avait quelque chose à lui demander, mais il craignait que le vieux bonhomme, dérouté par son orthographe, ne prenne pas sa lettre en considération. Il demanda donc à son père de l'aider, mais José, le zapatéro, n'était pas très doué pour ce genre d'exercice. "Et d'abord ! qu'est-ce tu vas lui demander demanda-t-il.

— Une bicyclette ! mais je sais pas comment ça s'écrit !

— Une bicyclette ! T'ies pas fou ?... pourquoi pas une automobile ? Et voyant l'air étonné de Pépico : "Tu sais, c'est que cette année, il n'est pas très en fond le Père Noël".

— Ah ! dit Pépico, un peu désorienté. Finalement, il alla trouver la maîtresse qui, bonne fille, voulut bien lui prêter son dictionnaire pour les mots d'usage, et superviser le texte en corrigeant quelques fautes par-ci par-là, et voici ce que cela avait donné :

El-Ançor, 15 décembre 1928

Cher Père Noël,

Bien que je soye pas dans les premiers de la classe, je pense que vous zoubliurai pas le Pépico du Sabatéro, et que brave comme vous zêtes, vous zallai m'apportez ça que jé envie le plus : une bicyclette ! (remarquez que je l'ai bien écrit, la

maîtresse, elle ma fait voir sur le dictionnaire de la rousse, que je sais pas pourquoi on l'appelle comme ça... Mon père, y ma dit que cet tannée vous zavier pas de fond ! je vais vous dire une chose, moi, je suis pas difficile, si vous pouvez pas neuve, vous zen porté une d'occasion, que bien content je serai, que je la soignerai bien et qu'avec un chiffon je la ferée brillez comme un soleye.

Si même d'occasion vous pouvez pas, ça ni fait rien, je vous en voudrez pas parce que dans la vie on fait pas toujours ça qu'on veut, et vous aussi, avec tout le raléo que vous devez avoir en ce moment, vous pouvé zêtre empêché. Je vous dirai pas que je travaille très bien, ça serait une mentira, surtout en orthographe, mais j'ai compris ça que c'est le singulier et je peux vous écrire sans le s et c'est la vérité "Pépico il est sage". Je vous embrasse de tout mon cœur.

Fier comme Artaban, Pépico cacheta sa lettre et l'adressa ainsi : Père Noël, aux bons soins du directeur de la poste d'Oran, et contresigna : Pépico Gonzalès, 10, Rue de l'Eglise-d'El-Ançor.

Le soir du 24 décembre, il mit, comme tous les enfants du monde, ses souliers dans la cheminée, et bien qu'il vouût rester éveillé pour apercevoir le bon vieillard, il s'endormit, comme on peut dormir à huit ans, d'un sommeil paisible.

Au matin, quand il ouvrit les yeux, il ne vit rien près des souliers devant l'âtre éteint et les larmes inondèrent ses joues, il avait tant espéré en dépit de tout !... et puis en se retournant pour prendre son mouchoir il la vit, contre la porte de la chambre, belle, rutilante, avec son guidon d'argent, sa selle beige clair, son cadre bleu-roi et ses roues nicke-lés.. un bijou, un vrai bijou ! et une sacoche anormalement gonflée que Pépico ouvrit fébrilement : au milieu des outils, un petit dictionnaire, avec, sur la page de garde : "Pour tes progrès en orghographe". Pépico n'en croyait pas ses yeux, tout de suite il voulut montrer à ses parents, à sa grand-mère, à ses voisins, les merveilleux cadeaux du Père Noël, à qui il adressait mentalement sa prière reconnaissante : "Merci, merci papa Noël, je savais bien, moi, que l'orthographe elle comptait pas tellement pour vous, peut-être que vous aussi vous faisiez des fautes quand vous étiez petit ça vous a pas empêché de réussir dans la vie".

Pépico saura seulement beaucoup plus tard que les employés de la poste d'Oran touchés par sa lettre, que le Directeur des P.T.T., leur

avait lue, s'étaient cotisés pour acheter la belle bicyclette qu'ils avaient expédiée en grand secret.

Pour Pépico, ce fut le plus beau Noël de sa vie... il ne l'oublia jamais.

C.B.